This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FL
398
74·40

FL 398.74.40

Harvard College Library

Bought with
Money received from the
sale of duplicates.

50 Centimes. — France par la poste : 60 Centimes.

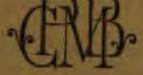
EUGÈNE DE MIRECOURT

S CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

RACHEL

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
RAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869

(Tous droits réservés.)

110

RACHEL

RACHEL

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

RACHEL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Charles Jean Baptiste Bacon

75

Troisième édition

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Étranger

1869

Tous droits réservés

~~Inv 28.116~~

1875, June 27.
Sophie Morris

RACHEL

Le 24 mars 1820, dans une misérable auberge de la Suisse, Esther Haya, femme d'un colporteur juif, appelé Félix, mit au jour un enfant du sexe féminin, qui reçut les noms d'Elisabeth Rachel. On ne consigna régulièrement cette naissance sur aucun registre civil ou religieux. Il en résulte que la sublime tragédienne dont l'Europe entière a salué la gloire n'eut pas même ce que le plus obscur des enfants

du peuple a toujours, c'est à dire un acte qui constate son origine. Tout ce qu'on a pu retrouver est une note du bourgmestre d'Arau, canton d'Argovie, mentionnant qu'une femme qui colportait venait d'accoucher dans un village appelé Munf. Cette note ne contient aucune désignation de religion ni de famille.

Pendant dix années consécutives, le père et la mère de Rachel voyagèrent en Suisse et en Allemagne. Sans toit, sans pénates, n'ayant pas toujours du pain aux lèvres et traînant avec eux leur progéniture en haillons, ils couraient d'une foire à l'autre pour y vendre ces mille objets indescriptibles qui composent la pacotille des juifs nomades. Jamais, à aucune époque, mère de famille ne déploya pour vaincre le sort plus d'intrépidité que la femme du colporteur Félix. A force de travail et de patience, elle réussit à abriter toute sa bohême à Lyon, dans une pauvre échoppe de marchande à la toilette. Pendant qu'Esther Haya vendait ou échangeait des hardes, son mari donnait quelques leçons d'allemand ; Sarah, l'aînée des petites juives, allait chanter dans les cafés, en s'accompagnant de la guitare,

et sa sœur Rachel faisait la collecte autour des tables. Vers 1830, ils prirent le chemin de Paris, où les attendait une tout autre destinée.

Les anciens ont dit que la fortune était aveugle ; nous la croyons au contraire fort clairvoyante. Elle tient une bascule railleuse, au moyen de laquelle nous sommes portés de bas en haut et de haut en bas, presque toujours sans nous y attendre, et au plus grand amusement de la folâtre déesse.

Arrivés à Paris, les Félix vécurent d'abord à peu près comme à Lyon. Rachel, devenue grande, chantait avec sa sœur à la porte des établissements publics, et rapportait, le soir, au taudis commun la recette de la journée. Quelques flatteurs maladroits ont voulu nier, pour faire leur cour à Hermione, ce détail pittoresque de son histoire, ignorant sans doute qu'elle a eu le bon esprit de le raconter elle-même. Ce dut être pendant un épisode de cette vie errante que l'illustre fondateur de l'institution royale de musique religieuse, Etienne Choron, rencontra les deux jeunes filles et leur proposa de suivre sa classe. Il rendit visite au père et à la

mère. C'était Rachel surtout qu'il tenait à avoir pour élève. Sur ce front d'enfant, le vieillard avait aperçu le rayonnement d'une étoile.

— Comment vous appelez-vous, ma petite? lui demanda-t-il.

— Je me nomme Elisabeth Rachel, monsieur.

— Rachel, murmura Choron, voilà qui sent l'Ancien Testament. Ce nom-là ne convient guère à la musique chrétienne.

— Il me reste celui d'Elisabeth, dit la jeune fille.

— D'accord; mais le *beth* est de trop. Je vous inscrirai sous le nom d'Elisa. Présentez-vous demain à ma classe, et ne courez plus les rues. Je me charge de votre avenir.

Choron tint parole. Au bout d'un mois, s'apercevant que l'organe métallique et nerveux de sa protégée la rendait propre à la déclamation plutôt qu'au chant, il alla lui-même la présenter à Pagnon Saint-Aulaire, qui formait des élèves pour la tragédie et la comédie, en dehors du Conservatoire. Le vieux professeur accepta la jeune israélite pour écolière. Elle sa-

vait à peine lire ; son nouveau maître lui donna des leçons tout à fait paternelles. Quatre années durant, il remua ce terrain sans culture, et y sema cette moisson de gloire et d'or que l'ex-bohémienne des carrefours de Lyon recueillit plus tard. Les rôles d'*Hermione*, d'*Iphigénie* et de *Marie Stuart* furent implantés par Saint-Aulaire dans le cerveau de son élève, mot par mot, hémistiche par hémistiche, intonation par intonation. C'était entre lui et la jeune fille une lutte perpétuelle. Elisa préférait apprendre la Dorine de *Tartufe*, la Philaminte des *Femmes savantes*, ou la Lisette des *Folies amoureuses*. Elle traitait de radoteurs tous ceux qui essayaient de lui prouver que le genre tragique seul était en raison de la puissance de sa voix et de son geste.

Ce goût singulier de la grande artiste pour la comédie ne se passa point. Elle était dans le ravissement, lorsqu'elle pouvait jouer, soit à l'Odéon, soit dans quelque théâtre de société, les rôles de Dorine et de Marinette [1], où chacun s'accordait à la trouver médiocre.

1. Elle a même osé, le 1er juillet 1844, aborder ce dernier rôle sur la scène où elle jouait Phèdre.

Un jour, M. Védel, caissier du Théâtre-Français, reçut à son bureau la visite d'une débutante, qui le supplia de venir l'entendre à la salle Molière, rue Saint-Martin. Saint-Aulaire avait loué cette salle pour y exercer ses élèves.

— Que jouerez-vous, mon enfant ? demanda Védel.

— La soubrette du *Philosophe marié*.

— Sera-ce tout ?

— Non, je commencerai par le rôle d'*Hermione ;* mais je n'y suis pas bonne ; venez seulement pour l'autre pièce.

Comme tous ceux qui apercevaient la jeune Félix pour la première fois, Védel remarqua le caractère expressif de sa physionomie et la sonorité de son organe. Il se décida, quoi qu'elle en eût dit, à la voir dans son rôle tragique. Après avoir écouté un acte d'*Andromaque*, il quitta vivement son avant-scène, prit un cabriolet, brûla le pavé jusqu'à la rue Richelieu, et ramena Jouslin de la Salle[1] au théâtre où jouait Elisa.

— Voyez cette petite juive de quinze ans, lui dit-il. C'est une merveille.

1. Directeur de la Comédie Française.

On commençait le troisième acte. Jouslin poussa des exclamations de surprise. Il n'avait jamais entendu déclamer le vers avec une netteté plus grande, un talent de diction plus admirable. Quand Hermione se montra dans *le Philosophe marié* sous un cotillon de soubrette, il se leva furieux, courut dans les coulisses et dit à Saint-Aulaire :

— Ah çà vous êtes fou !

— Pourquoi? demanda le professeur.

— Vous gâtez cette enfant par vos sots rôles de Destouches.

— Oui, je le sais. Que voulez-vous? Obtenir d'elle obéissance n'est pas chose facile; elle est têtue comme une mule andalouse.

— Eh ! corbleu ! cria Jouslin, dites à madame Félix de lui donner le fouet: elle est d'âge encore à le recevoir.

Puis, riant aussitôt de sa colère, il pria le professeur de lui amener la jeune élève, quand elle ne serait plus en scène. Un instant après Élisa parut.

— Mademoiselle, dit Jouslin, vous tenez à entrer au Conservatoire ?

RACHEL

le rôle d'Ériphile. Son admiration se traduisit par des offres sérieuses. Depuis quelque temps les vaudevilles à l'eau de rose de M. Scribe ne faisaient plus que des recettes médiocres. Poirson voulait essayer d'un autre genre, afin d'empêcher la désertion complète du public. Il appela dans son cabinet l'Ériphile de la salle Chantereine; elle accourut accompagnée de son père.

— Combien voulez-vous gagner, mademoiselle? demanda Poirson.

La jeune fille regarda l'auteur de ses jours, qui se hâta de répondre dans son idiome tudesque :

— Nous falons teux mille vrancs, gomme un liard.

— Vous valez mieux que cela, dit Poirson. Je vous en donne trois mille, avec une augmentation annuelle du tiers de cette somme, si votre fille réussit à mon théâtre.

— Drès pien! che signe dout de suite! s'écria Félix père, émerveillé de cette bonne fortune.

— Il s'agit à présent de savoir le nom que mademoiselle prendra sur l'affiche,

dit le directeur. Je ne veux à aucun prix de celui d'Élisa.

— Aimez-vous mieux le nom de Rachel? demanda la jeune fille. M. Choron me l'avait fait quitter lorsque j'étais son élève.

— Quelle sottise! Ma cuisinière s'appelle Élisa; tandis que Rachel... à la bonne heure! Gardez ce nom, ne le quittez plus.

L'administration du Gymnase commande le jour même une pièce capable de donner l'essor aux qualités dramatiques de sa nouvelle pensionnaire. En moins de trois semaines *la Vendéenne* de M. Paul Duport est écrite et mise à l'étude. On sonne toutes les fanfares de la presse pour amener le public à la première représentation. Le public arrive; mais il accueille avec froideur la merveille qu'on lui présente. Rachel n'a pas l'ombre de succès. Poirson se décourage, efface *la Vendéenne* de l'affiche et dit :

— C'est un four!

Il plante là sa débutante, ou ne lui donne plus que des rôles insignifiants.

Rachel court à la Comédie-Française. Elle demande à parler à M. Védel. Celui-ci, toujours en bataille avec les sociétaires, ne peut la recevoir ; il laisse même une lettre qu'elle lui écrit sans réponse. D'un autre côté, Michelot, professeur de la jeune fille au Conservatoire, n'ayant qu'une foi très-médiocre dans le talent de cette élève, lui refuse en quelque sorte son patronage. Désolée, suppliante, elle s'adresse à Provost[1], qui la toise des pieds à la tête, la juge solennellement d'un coup d'œil et lui dit :

— Vous n'êtes pas taillée pour la scène, ma chère. Allez sur le boulevard et vendez des bouquets !

La pauvre juive, abandonnée de tous, va frapper, en désespoir de cause, à la porte de Samson, qui l'écoute et s'écrie :

— Bonté divine ! si j'avais votre organe, quels miracles je voudrais accomplir !

— Eh bien ! dit Rachel, faites passer votre génie dans ma voix. Soyez mon maître.

1. Premier comique du Théâtre-Français.

A partir de ce jour, Samson dirige la jeune fille, et met sa vieille expérience au service du larynx merveilleux dont la nature avait doué mademoiselle Félix. Elle se montre beaucoup plus docile que chez Saint-Aulaire, abandonne sans rémission les soubrettes, n'étudie que les grands rôles tragiques, et se trouve assez forte, au bout de quelques mois, pour se montrer sur la scène française. Védel obtient des sociétaires un court armistice. Il en profite pour résilier l'engagement de Rachel au Gymnase, lui épargne les formalités de l'audition, celles des débuts, et l'attache au Théâtre-Français comme pensionnaire, à raison de quatre mille francs pour la première année. L'affiche annonce bientôt mademoiselle Rachel dans le rôle de Camille des *Horaces*.

Une chaleur tropicale brûle Paris. Tout le monde est aux champs ou à la mer. Quand nous disons tout le monde, il faut entendre la société lettrée, artistique, intelligente. Par hasard, néanmoins, le docteur Véron n'est pas parti. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire quelques lignes des *Mémoires* de cet excellent bourgeois. Il était plus spirituel

et plus malin qu'on ne pense. Ecoutez plutôt :

« Par une belle soirée d'été, le 12 juin 1838, cherchant l'ombre et la solitude, j'entrai vers huit ou neuf heures au Théâtre-Français. (La délicieuse épigramme !) On comptait quatre spectateurs à l'orchestre, je faisais le cinquième. Mes regards furent attirés sur la scène par une *physionomie* étrange, pleine d'expression, au front proéminent, à l'œil noir caché sous l'orbite, plein de feu. (Comme vous écrivez bien, docteur !) Tout cela planté sur un corps grêle, mais d'une certaine élégance de poses, de mouvements et d'attitudes. Une voix timbrée, sympathique, du plus heureux diapason, et, par-dessus tout, très-intelligente, rendit attentif mon esprit distrait et plus disposé à la paresse qu'à l'admiration. (Allons donc ! Été comme hiver, les actrices ont toujours stimulé votre enthousiasme.) Cette *physionomie* étrange, cet œil plein de feu, ce corps grêle, cette voix intelligente, c'était Mlle Rachel : elle disait pour son début le rôle de Camille dans Horace. L'impression vive et profonde (Ah ! oui, trop vive et trop profonde !) que

me causa du premier coup cette jeune tragédienne réveilla en moi de confus souvenirs. A force d'interroger ma mémoire, je me rappelai une *physionomie* singulière, jouant le rôle de la Vendéenne au Gymnase ; je me rappelai aussi une jeune fille pauvrement vêtue, chaussée grossièrement (Docteur! docteur! il fallait lui acheter des bottines) qui, interrogée devant moi dans les corridors d'une salle de spectacle sur ce qu'elle faisait, répondit, à mon grand ébahissement, d'une voix de basse-taille et du ton le plus sérieux : « *Je poursuis mes études.* » Je retrouvais dans Mlle Rachel cette *physionomie* singulière du Gymnase (Décidément, votre rédaction a beaucoup trop de physionomie, docteur!) et cette jeune fille pauvrement vêtue qui *poursuivait ses études.* Bien à plaindre ceux qui, dans les arts, ne savent ni abhorrer ni admirer : tableaux, statues, monuments, chanteurs ou cantatrices, comédiens ou comédiennes, tragédiens ou tragédiennes, j'abhorre ou j'admire. (Ce diable d'homme! il a toujours donné dans les extrêmes.) La jeune Rachel m'avait étonné, son talent me passionna. Il me fallut au plus vite mettre la main sur mon

ami Merle, dont je partageais les goûts et les entraînements littéraires, pour le contraindre à suivre les débuts de celle que j'appelais déjà mon petit prodige. — Cette enfant-là, disais-je, lorsque *les douze ou quinze cents bons esprits qui font l'opinion publique à Paris* l'auront entendue et jugée, sera la gloire et la fortune de la Comédie-Française [1]. »

Qu'en pensez-vous? Notre délicieux fabricant de *Mémoires* parle de la sorte longtemps encore. Et voyez la chance! admirez l'étoile de Rachel! Il n'y a pas que lui Véron qui soit resté à Paris. Le feuilletoniste Merle est là prêt à lui venir en aide, et Janin, qui l'aurait cru? n'est point à Dieppe. On annonce au docteur, toujours assis à l'orchestre et couvant des yeux sa chère tragédienne, que le prince des critiques se prélasse en haut sur un divan du foyer.

— Jupiter! ô Jupiter, s'écrie Véron.

Sans plus de retard, il s'élance, monte

1. *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome IV, pages 196 et 197.

l'escalier quatre à quatre, arrive et tombe sur Janin comme un ouragan.

— Malheureux ! dit-il, vous n'êtes pas dans la salle !

— Non, répond le critique. Je déteste les bains russes.

— Alors vous ignorez ce qui se passe !

— Que se passe-t-il ?

— Duchesnois et Raucourt sont ressuscitées.

— Pourquoi faire ?

— Ne blasphémez pas, suivez-moi !

— Où cela ?

— Dans une loge

— Miséricorde ! et la chaleur ?

— Il n'y a pas de chaleur qui tienne.

Janin, pris au collet, se voit entraîné par l'intrépide partisan de Rachel. Véron le fait asseoir dans une loge de face et lui dit, en parodiant un mot célèbre de la Grèce antique :

« — Sue, mais écoute ! »

Et voilà comment la brillante renommée de Rachel prit naissance. Janin pu-

blia sur elle un premier article dans les *Débats*. Si l'on veut en croire le facétieux critique, Hermione, en allant le remercier, lui aurait dit : *C'est moi que j'étais-t-au Gymnase l'an passé*. A quoi Janin aurait répondu avec un éclat de rire : *Je le savions!*

Admettez un instant que le docteur Véron n'eût pas cherché, le 28 juin 1838, à *neuf heures* du soir, *l'ombre* et la solitude; supposez que Janin eût été à Dieppe et Merle à Trouville, bien certainement personne au monde ne connaîtrait Hermione; les *douze ou quinze cents bons esprits qui font l'opinion publique* ne l'eussent ni entendue ni jugée, et la célèbre tragédienne eût fait four comme au Gymnase. C'est là ce que vous avez voulu prouver, n'est-ce pas, docteur? Donc, la France, l'Europe et l'univers entier vous adressent aujourd'hui par notre bouche tous les remerciements dont vous êtes digne. Si Rachel, ingrate comme beaucoup de filles d'Ève, a parfois oublié vos bienfaits, vous avez été généreux, et vous lui avez pardonné, vous bornant à raconter, pour toute vengeance, certaines petites anecdotes fort piquantes sans doute,

mais qui frisent le scandale, celle-ci par exemple :

« Dans ses moments de dépit et de colère intimes (*intimes !* y songez-vous, docteur ? vous êtes un fat !), mademoiselle Rachel montre, parfois, la même intempérance de langage que M. Thiers. Elle s'était prise, un jour, de querelle avec moi. (L'intimité mène si loin !) Je lui tenais tête : j'entendis s'échapper de ses lèvres, à petit bruit, le mot *canaille !* On se réconcilia. (Peste ! après un pareil mot ?) — Tout cela est bel et bien, lui dis-je ; mais vous m'avez apostrophé d'une de ces injures que personne ne s'était jamais permis de m'adresser ; vous m'avez appelé *canaille !* — Plaignez-vous, me répondit-elle en riant, ce n'est que depuis ce moment-là que vous êtes de la famille [1]. »

Et l'on nous accuse, nous, innocents biographes ? Vous entendez comme les contemporains parlent d'eux-mêmes. Rachel a fait de l'esprit à ses dépens et aux

1. *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome IV, page 231.

dépens de ses proches. Quant à vous, docteur, si l'histoire que nous venons de lire est en effet une petite vengeance, il nous semble que vous griffez un peu votre joue avec celle d'Hermione. Enfin, passons ! Nous sommes charitable, et nous fermons la porte aux commentaires.

Que le succès de Rachel soit dû ou non aux personnages qui se flattent de l'avoir produit, il n'en est pas moins à constater que la jeune tragédienne, après avoir joué, deux mois durant, en présence de recettes plus que médiocres, amena tout à coup ces mêmes recettes à la somme énorme de deux mille écus. Elle fit gagner cent mille francs, en octobre, à la caisse du théâtre. Ces finances entraient en partie dans la poche des sociétaires, mais ils n'en jetaient que des clameurs plus vives. A les entendre, on brûlait le théâtre; on écrasait le genre comique sous le genre tragique, on sacrifiait tout à un engouement passager. « Mademoiselle Rachel, disaient-ils, finira par montrer des prétentions exorbitantes; elles nous enrichit pour mieux nous ruiner ensuite. » Il y avait beaucoup de vrai dans ces récriminations et beaucoup de juste dans ces

plaintes ; mais l'avénement de Rachel était un fait accompli. Son répertoire se composait déjà de plusieurs rôles magnifiques, dans lesquels le public la couvrait de bravos. Elle avait joué Camille des *Horaces*, Emilie de *Cinna*, Hermione d'*Andromaque*, Aménaïde de *Tancrède*, Eriphile d'*Iphigénie en Aulide* et Monime de *Mithridate*. Un septième rôle, qu'elle étudiait par les conseils de M. Védel, était attendu avec impatience. C'était le rôle de Roxane. Le 23 novembre, l'affiche annonça *Bajazet*. Plusieurs journalistes entraient dans la querelle faite à l'administration par les sociétaires et trouvaient les griefs de ceux-ci motivés. Janin lui-même se repentait d'avoir *fait* Rachel, comme Dieu se repentit jadis d'avoir fait l'homme. N'ayant pas la puissance d'appeler un déluge et de noyer la tragédienne, il résolut de la *démolir* (textuel) [1]. Avant le lever du rideau, les hostilités commencèrent.

1. Ce ne fut pas la seule fois que le journalisme afficha de semblables prétentions. On se rappelle l'apparition de mademoiselle Maxime à la Comédie-Française. A en croire beaucoup d'articles, cette tragédienne était supérieure à Hermione:

« — Vous allez voir une jolie chute! s'écriait-on. — Lui faire jouer Roxane, quelle absurdité! — Ce Védel n'a pas l'ombre de sens! — Elle sera détestable! — Dites atroce! — On la sifflera! — Nous la sifflerons! »

Tous les échos du foyer répétaient ces phrases gracieuses. Rachel parut en scène. On l'accueillit avec une froideur qui la déconcerta. Les romains du parterre, gagnés par l'ennemi, eurent d'un bout à l'autre de la pièce les mains affligées de mutisme. On chuchotait au fond des loges, on riait, on se plaisait à augmenter le trouble de la pauvre fille, qui réellement fut au dessous d'elle-même.

— Ah! pardieu, vous avez fait de la belle besogne! cria Janin, du plus loin qu'il aperçut Védel. Carpentras! mon cher, Carpentras!

Le lendemain Rachel éplorée courut chez le dispensateur de sa gloire.

— Eh! vous n'écoutez rien, lui dit-il, vous n'en faites qu'à votre tête. Vous êtes mauvaise et vous resterez mauvaise dans Roxane!

Mais Janin comptait sans le public vé-

ritable, dont l'avis différait quelquefois du sien. La seconde représentation de *Bajazet* fut un triomphe. A la troisième on se battait aux portes de la Comédie-Française, et la quatrième fit monter le chiffre de la recette à plus de six mille francs. Janin faillit en avoir une attaque d'apoplexie foudroyante. Cette fois, les quinze cents bons esprits ne réussirent pas à faire l'opinion. Mademoiselle Rachel était victorieuse sur toute la ligne. Une pluie de fleurs et de couronnes lui tombait à chaque représentation des avant-scènes et des loges. Un soir, elle emporta dans sa robe dix à douze des plus gros bouquets et vint les déposer aux genoux de Provost, en disant :

— Voulez-vous m'en acheter, puisque vous m'avez conseillé d'en vendre ?

— Allons, allons, méchante, embrassez le faux prophète, et ne lui gardez plus rancune, répondit le spirituel comédien.

Cet hiver de 1838 à 1839 fut pour l'heureuse juive une ovation perpétuelle. La haute société de Paris la comblait de caresses et de prévenances ; elle était ac-

cueillie dans les salons les plus en vogue, et les femmes de ministres l'honoraient de leur intimité. Madame Duchâtel ne pouvait plus vivre sans Hermione. Il y avait alors à l'Abbaye-aux-Bois un cercle moitié mondain, moitié mystique, dont la vieille madame Récamier se trouvait être la reine. On voyait là beaucoup de débris de la restauration mêlés aux ruines de l'empire, nombre de comtesses dévotes, cinq ou six bas-bleus catholiques, des prêtres, des archevêques, et M. de Chateaubriand. Tout ce monde fit des avances à mademoiselle Rachel. Quelques tentatives de conversion eurent lieu. Le baptême de la grande actrice à Notre-Dame eût été pour l'Eglise une touchante cérémonie. Hermione se laissa prêcher, cajoler, dorloter. Elle étudia, sous l'inspiration de ses hôtes illustres, le rôle de Pauline dans *Polyeucte*, et prononça devant eux son JE CROIS! avec un accent qui donnait le plus bel espoir; mais, hélas! elle sortit du cénacle de la rue de Sèvres aussi juive qu'elle y était entrée.

Ses exigences à la Comédie-Française, ainsi que l'avaient prévu les sociétaires, croissaient de jour en jour. Engagée à

quatre mille francs, elle en demanda bientôt le double, et, d'augmentation en augmentation, elle arriva au chiffre de vingt mille francs de fixe avant la fin de 1840, ce qui représentait, en y joignant les feux et les gratifications, une somme de soixante mille francs par an, c'est à dire un tiers de plus que ne touchait mademoiselle Mars.

Les conquêtes de Rachel sur la caisse ne devaient pas rester en si beau chemin. Son frère et ses sœurs avaient pris goût au théâtre. Il fallut tour à tour les engager avec des appointements honnêtes. Sarah, Rébecca, Raphaël, ainsi que Dinah, qui jouait dans *le Malade imaginaire* le rôle de la petite fille menacée du fouet par Argan, émargeaient en même temps que leur sœur. On ne disait plus : « Allons à la Comédie-Française ; » on disait : « Allons à la synagogue. » Les juifs, du reste, envahissent, dans ce siècle, bien d'autres positions et d'autres carrières. Un homme d'infiniment d'esprit s'écriait un jour devant nous :

—Une seule chose m'étonne, c'est qu'un juif ne soit pas archevêque de Paris !

Après la question de l'engagement de

ses proches, vint pour Rachel la question des congés. Elle demanda trois mois d'abord, puis elle en exigea davantage. Son premier congé lui fut accordé en 1840. Elle se rendit à Lyon, où les échevins lui décernèrent la fameuse couronne dont nous avons parlé dans la biographie de Pierre Dupont. Cette couronne était d'or massif et représentait une valeur de six à sept mille francs. Elle eut, à son retour, quarante-deux mille francs de fixe, pour jouer deux fois la semaine pendant six mois seulement. Elle toucha dix francs de feux par représentation, et ces feux s'élèvaient à cinq cents francs, s'il lui convenait de jouer une fois de plus telle ou telle semaine. Ses congés, l'un dans l'autre, lui rapportaient chacun près de cent mille écus. Bref, elle gagnait, année courante, de trois cent cinquante à quatre cent mille francs. C'est un denier fort respectable. Notre époque seule a pu donner à la gloire le manteau de Rothschild. Et tu vivais, ô vieux Corneille, avec une pension de deux mille livres!

Hermione était juive dans toute l'extension de rapacité métallique ordinairement attribuée à ce mot. L'or, toujours l'or, elle

ne connaissait pas d'autre devise. Il lui en fallait des monceaux, c'était une des conditions nécessaires à son existence. Au dessus du sac d'écus, du rouleau de louis, du diamant et de la pierre précieuse, mademoiselle Félix ne voyait plus rien. En 1854, les médecins, la jugeant attaquée d'une maladie de langueur, cherchaient une distraction, un remède, quelque chose enfin qui pût la faire sortir de l'atonie générale où elle se trouvait. Tous leurs efforts, toutes leurs tentatives demeuraient sans résultat. Félix père eut alors une idée triomphante : il apporta la cassette à l'or et aux bijoux.

On place devant Rachel cette cassette ouverte ; elle y plonge rapidement les mains. Sa bouche s'entr'ouvre et frémit de plaisir ; ses yeux se raniment, ses joues se colorent. Elle fait ruisseler entre ses doigts les pièces brillantes, elle tâte les bracelets, les bagues, les colliers, elle sourit à l'éclat des pierres précieuses. L'instinct de coquetterie de la femme se trouve pour quelque chose dans sa joie ; mais la juive surtout, la juive est aux anges. Les médecins, à chaque nouvelle atteinte de la maladie, renouvelèrent

l'application de ce remède vainqueur. Rachel fut guérie.

Le 15 mai 1840, elle joua pour la première fois le rôle de Pauline dans *Polyeucte*. Elle aborda, le 22 décembre de la même année, celui de Marie Stuart, et le public ne tarda pas à l'applaudir dans la Chimène du *Cid*. La place nous manque pour donner la liste complète de ses rôles. Outre ceux que nous avons déjà cités, voici les principaux de l'ancien répertoire : Esther (28 février 1839) ; Laodie de *Nicomède* (9 avril) ; Ariane (7 mai 1842) ; Bérénice (6 janvier 1844) ; Electre dans *Oreste* (6 décembre 1845) ; Athalie (5 avril 1847). Les rôles du nouveau répertoire sont : la Frédégonde de M. Lemercier (5 novembre 1842) ; la Judith de Mme de Girardin (24 avril 1843) ; la Virginie de M. Latour Saint-Ybars (5 avril 1845) ; la Jeanne d'Arc de M. Soumet (4 avril 1846) ; la Lucrèce de Ponsard (24 mars 1848) ; la Thisbé de Victor Hugo (18 mai 1850), etc., etc. Nous ne comptons ni *l'Ombre de Molière*, ni *le Vieux de la Montagne*, ni *Cléopâtre*, ni *le Moineau de Lesbie*, ni *Mlle de Belle-Isle*, ni *Valérie*, ni *Diane*, ni *Louise de*

Lignerolles, ni même *Lady Tartufe*. Mlle Rachel y a été insignifiante relativement, comme dans *le Roi attend*, de George Sand, et dans *Horace et Lydie* de M. Ponsard. Son plus admirable et son plus éclatant succès fut le rôle de Phèdre. A aucune époque les annales dramatiques n'ont enregistré pareil triomphe. Du parterre aux combles la salle frissonnait. La terreur, la passion, la frénésie de l'amour étaient excitées, rendues avec une vérité sinistre, une verve effrayante, une puissance à confondre. On n'applaudissait pas, on perdait en quelque sorte le sentiment de son être pour vivre de la vie de la tragédienne ; on tressaillait avec toutes ses fibres, on palpitait de ses joies, on rugissait de ses colères. L'âme suspendue à son geste, à ses lèvres, le cœur bouleversé par son coupable amour, vous sentiez avec épouvante le crime vous saisir, l'inceste vous brûler le sang. Rachel jetait sur vos épaules la robe du Centaure, et vous livrait à ses dévorantes ardeurs.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée !

Jamais le vers de Racine n'eut une ex-

pression plus fatale. Vingt années durant, Phèdre a paru cent fois sur le théâtre de la rue Richelieu, et cent fois le même effet a été produit. Si une statue de Phidias, animée par un souffle créateur, drapée dans le peplum et chaussée du cothurne, eût traversé les siècles pour venir après trois mille ans respirer, marcher, parler devant nous, on n'eût pas eu une représentation plus parfaite et plus absolue de la beauté antique. Rachel était grecque des pieds à la tête, dans son galbe, dans sa démarche, dans ses mouvements, dans sa pose. La draperie suivait ses gestes et retombait autour d'elle avec un art inimitable, avec une grâce athénienne. Elle avait tout reçu de la nature, ampleur du geste, majesté de la contenance, force du regard, sûreté de la voix.

C'est dans l'organisation de son larynx qu'il faut chercher la cause des effets inouïs auxquels nous l'avons vue atteindre. Rachel était un écho de ses professeurs, écho magnifique, écho sonore, toujours sûr de répéter la syllabe, le mot, la phrase comme on les lui faisait entendre. C'était un diapason qui donnait le *la* avec une justesse merveilleuse, un ins-

trument dont toutes les gammes, toutes les notes, toutes les modulations montaient ou descendaient, grondaient ou s'adoucissaient, éclataient ou s'apaisaient dans le plus parfait accord, sans que jamais une corde fausse chagrinât l'oreille.

Ici nos lecteurs vont se récrier. Quoi ! ces prodiges de diction, cette science de débit, ces accents passionnés, ironiques ou terribles, tout cela se réduirait à une précision mécanique, due au hasard ? Non, prenez garde ! Rachel comprenait ce qu'elle exécutait ; mais elle ne devinait rien. Douée d'une mémoire solide, elle coordonnait dans les cases de son cerveau les effets qu'on lui indiquait, et les retrouvait à coup sûr, lorsqu'elle en avait besoin. C'était un instrument, mais un instrument qui avait une âme et qui, loin du maître, savait répéter les harmonies écloses sous le souffle et sous les doigts du maître. Seule et sans secours, elle manquait de force créatrice. Elle tâtonnait, elle s'égarait, elle se perdait dans les nuages de l'ignorance et du doute. Un diamant est caché dans l'ombre : apportez une lumière, il étincelle. Archimède

disait : « Donnez-moi un point d'appui, je soulève le monde ! » Rachel avait trouvé le point d'appui d'Archimède.

Toutes les fois qu'elle abordait un rôle elle allait trouver Samson, qui le lui expliquait, le lui mâchait en quelque sorte, depuis le premier vers jusqu'au dernier, réglant les poses, les intonations, les gestes, éclairant du flambeau de l'art cette belle intelligence incertaine et presque aveugle. Samson tenait les ressorts du génie de Rachel, il avait dans sa main les clefs de sa voix. La passion, l'ironie, le désespoir, la terreur, il faisait tout naître, tout résonner, tout frémir. Son élève ayant voulu jouer Agrippine de *Britannicus* sans le consulter, elle n'y obtint pas le moindre succès. Lors des répétitions d'*Adrienne Lecouvreur*, Samson était absent, et M. Scribe faillit perdre la tête. Rachel ne comprenait pas le rôle. Sa sœur Rébecca, très-fine et très-intelligente[1], se permettait de venir en aide à à M. Scribe et d'indiquer à *Adrienne* les intentions de l'auteur. Il fut expressément

1. Elle mourut en 1856 et laissa beaucoup de regrets au théâtre,

interdit à Rébecca, par Rachel elle-même, d'assister à l'avenir aux répétitions.

Si l'on veut une preuve convaincante de cette absence d'inspiration chez la grande tragédienne et de la nécessité où elle se trouvait de prendre conseil d'un professeur, il suffit de se rappeler le premier venu de ses rôles et d'étudier rétrospectivement ses effets de scène. Ils se produisaient invariablement de la même manière. Jamais la note ne changeait; elle était énergique à tel endroit, sourde à tel autre; l'instrument la donnait, le lendemain comme la veille, avec la même netteté, la même justesse, la même douceur ou la même force. Toutes les nuances de la passion étaient arrêtées, convenues, fixées. N'ayant plus à recourir qu'à sa mémoire, et sûre de son prodigieux organe, Rachel tenait le spectateur haletant, éperdu, sous le vers implacable qui le tenaillait et le martelait à froid sans qu'il s'en doutât. Lorsque le rideau tombait et dérobait la fille de Pasiphaé à son auditoire frémissant, on pouvait prendre la main de Rachel et compter les pulsations de l'artère : on en trouvait soixante à la minute. Quand Talma sortait de scène, il

fallait l'envelopper dans une couverture et le porter dans sa loge.

Ce jeu régulier, calme, uniforme et presque mathématique, doublait la puissance de la tragédienne et lui permettait, à l'époque de ses congés, de donner une représentation chaque jour sans fatigue. Par une étrange bizarrerie de son étoile, tout ce qui lui faisait défaut, comme artiste, tournait au bénéfice de sa fortune et de sa gloire. Si elle eût joué d'enthousiasme, sur trois mille soirées tragiques peut-être que lui doivent la France et l'Europe, elle aurait dû forcément en retrancher les deux tiers, sous peine de mourir à la tâche. En conséquence elle eût perdu beaucoup de notoriété, comme beaucoup d'or.

Les cordes sensibles et les élans du cœur manquaient absolument à mademoiselle Rachel. Voilà ce que Samson n'a jamais pu lui donner, avec toute son adresse, avec tout son art. Dieu seul, en créant notre âme, y jette le précieux germe de la sensibilité. Les hommes l'étouffent quelquefois; mais ce n'est ni par leurs soins ni par leurs efforts qu'il prend naissance. On imite l'orgueil, le dédain, la

haine, la luxure et la rage ; cela s'exprime par le jeu des muscles, par le talent des poses, par les inflexions de la voix ; mais pour faire pleurer les autres, il faut pleurer soi-même, et mademoiselle Rachel n'avait pas le don des larmes. Elle était sublime dans Hermione et dans Phèdre ; on pouvait la mettre au défi de se montrer dans Andromaque.

Rachel ne travaillait pas ; elle ne faisait aucun effort pour s'instruire et pour se mettre à la hauteur historique des personnages qu'elle représentait. Son but était d'amasser des millions, beaucoup de millions. Chaque jour elle remplissait ses coffres en exploitant quatre pièces de Pierre Corneille et deux de Jean Racine, — six tragédies, rien de plus.

A propos de Corneille, de Racine et de mademoiselle Rachel, voici une lettre que nous avons reçue de province. Elle est un peu longue, mais nous la donnons tout entière, afin de prouver que nous n'avons aucun parti pris pour le blâme, quand l'éloge se présente. Voici la lettre :

A MONSIEUR EUGÈNE DE MIRECOURT.

« Monsieur,

« Comme vous l'avez fort bien dit, une anecdote réussit beaucoup mieux à peindre un personnage que les études approfondies auxquelles on peut se livrer sur son compte. Hugo, Lamennais, Déjazet, tous les contemporains illustres que vous photographiez ont chacun dans leur vie intime un air, une physionomie sans arrière-pensée que vous nous montrez dans un fait inédit, une anecdote ignorée ou peu connue. Ce que vous avez fait pour les autres, vous le ferez apparemment pour Rachel. Je vous prie, en conséquence, de considérer ce qui précède comme une sorte d'introduction à ce qui suit. Au mois d'août 1849, mademoiselle Rachel parcourait la Bretagne et la Normandie. Après avoir joué *Phèdre*, à Avranches, elle passa, en se rendant à Caen, par Saint-Denis-le-Guast et s'y arrêta quelques heures. C'est là qu'elle eut occasion de remarquer un jeune paysan

alors âgé de treize ans. Quand Rachel le rencontra, il lisait la vie d'*Arondino*. Elle s'approcha de lui et s'informa du volume qui l'intéressait si fort.

« — Comment! s'écria-t-elle, sont-ce là les ouvrages que l'on vous donne en prix? Quelle pitié! A quoi cela vous conduira-t-il, mon enfant? Lisez donc Corneille, lisez Racine. Vous ne les avez point?

« — Non, mademoiselle.

« — Je vous les enverrai. Comment vous appelez-vous?

« — Armand Le Brun.

« — C'est bien. Voici pour acheter des livres. » Et en même temps elle le forçait d'accepter deux louis.

« — Quant à Corneille et à Racine, ajouta-t-elle, c'est moi qui me charge de vous les envoyer. »

« Trois mois s'étaient écoulés. Notre petit paysan ne comptait plus sur les promesses de la grande dame, quand un beau matin il reçoit, franc de port, deux magnifiques volumes dorés sur tranche, reliure en chagrin, édition Furne. Sur la couver-

ture étincelait son nom en lettres d'or, et au verso de la première page Rachel avait écrit :

« Donné à Armand Le Brun, à qui je « souhaite un bel avenir.

« RACHEL. »

« Je suis persuadé, monsieur, que dans la biographie de la grande actrice vous aurez plus d'un trait de ce genre à consigner. C'est ce qui me fait craindre pour la publicité de l'anecdote ci-dessus. Quoi qu'il en soit, si je ne puis témoigner à Rachel toute la reconnaissance de mon jeune protégé, j'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

« Agréez, etc.

« Marquis DE GONDREXANTE. »

« Coutances, 28 mai 1854. »

Les écrivains modernes trouvaient peu d'appui dans le talent d'Hermione. Découragés par ses rebuffades, victimes de ses caprices, ils ne lui préparaient aucune œuvre importante, convaincus, ou qu'elle

ne voudrait pas leur servir d'interprète, ou qu'elle irait jouer leur pièce à Londres et à Saint-Pétersbourg, sans leur offrir de droits d'auteur. Rachel connaissait très-peu la fraternité artistique. Elle tirait à elle, comme on dit vulgairement, toute la couverture. Ses camarades rendaient justice à son immense mérite comme déclamation ; mais ils n'avaient pas en profonde estime son caractère.

— Ah çà, disait un jour nous ne savons plus quel directeur à mademoiselle Judith, pourquoi déblatérez-vous ainsi contre Rachel ? C'est mal ! car enfin elle a plus qu'une autre droit à vos sympathies et à votre amitié. N'êtes-vous pas coreligionnaires ?

— Sans doute, répondit Judith ; mais n'importe, il y a un monde entre elle et moi.

— Comment cela ?

— Je suis juive, c'est vrai ; tandis que Rachel... c'est un juif !

Il n'y avait pour Hermione qu'un moyen de se préserver de l'envie et de faire accepter cette gloire absorbante qui éclipsait tous les autres talents à côté

d'elle, c'était de se montrer affectueuse et désintéressée. Mais le théâtre était son comptoir, sa boutique; elle y faisait du commerce, elle s'y occupait sans cesse de l'augmentation des chiffres; on l'y trouvait constamment maussade ou grondeuse, et ses gentillesses, ses sourires, ses grâces étaient pour le dehors.

On comprend que nous parlons seulement ici de ses relations avec les administrateurs et avec ses camarades. Dans sa loge, où d'humbles courtisans allaient la saluer pendant les entr'actes, elle se montrait bonne fille et daignait quelquefois recevoir des ministres et des ambassadeurs. De temps à autre, M. Ponsard réussissait à se glisser dans un coin. Cette loge de Rachel était un appartement complet; on y faisait antichambre. Rarement Hermione se montrait au foyer des acteurs.

A la ville, elle était charmante. Impossible de rencontrer une femme plus accomplie et dont le langage, les manières, la tenue, offrissent, quand elle voulait s'en donner la peine, un cachet de distinction plus réel et plus remarquable. C'était Marion Delorme passée à l'état de

duchesse. On la voyait tout à la fois majestueuse et piquante, grave et folle, modeste et passionnée. Pendant vingt ans, une foule de papillons tourbillonnèrent, se pressèrent et se culbutèrent pour se rôtir les ailes aux flammes dangereuses qu'elle allumait. Notre bon docteur qui, le premier, s'est brûlé au flambeau, s'écrie naïvement :

« Ne laissez pas votre cœur s'enflammer à l'explosion soudaine des coquetteries et des tendresses dont la tragédienne se plaît, par caprice, à étourdir le premier venu. Elle ne se souviendra pas le lendemain de ses paroles engageantes, de ses avances de la veille ; elle se rit parfois des passions qu'elle inspire [1]. »

Ah! Docteur, il y en a eu de plus à plaindre que vous! Nécessairement on vous a raconté l'histoire de ce malheureux Guyon, taillé en Hercule, et pourtant si peu capable d'en exécuter les héroïques travaux. Le *Qui êtes-vous? est-ce que je vous connais?* dont on châtia le lende-

1. *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome IV. page 233.

main sa timidité devenue présomptueuse, l'a poursuivi jusqu'à la fin de ses jours comme un regret ou comme un remords. Rachel sacrifiait ses adorateurs avec le sang-froid déployé jadis par son grand-père Abraham, lorsque Dieu lui commanda d'immoler Isaac. A l'heure même où vous descendiez avec elle les sentiers les plus rapides de la passion, elle s'arrêtait par un caprice soudain, vous quittait, et remontait vers ces hauteurs glacées, où l'amour n'habite plus sans grelotter et sans mourir. Quel que fût le dédale d'intrigues où elle se jetait, elle réussissait toujours, même sans employer le fil d'Ariane, à retrouver sa route et à s'enfuir ailleurs, laissant le minotaure au fond du labyrinthe. Spirituelle comme Aspasie, tendre comme Didon, fière comme Cléopâtre, on la voyait tout à coup se métamorphoser complétement. Elle devenait plus simple qu'une bourgeoise de la rue Quincampoix, plus froide qu'une fille de marbre, et, si nous osons nous servir d'une expression dont elle faisait quelquefois usage, elle éprouvait le besoin de *s'encanailler*. C'était une fantaisie d'artiste, un élan tout naturel vers les souve-

nirs d'enfance. Sous la robe d'or et sous les voiles flottants de la déesse tragique passaient toujours un peu les anciennes guenilles de la chanteuse de carrefours.

Ah! nous devons tout dire! C'est un engagement que nous avons pris, nous y serons fidèle. Ceci, d'ailleurs, est la moralité de nos petits livres. Les mères de famille, les chastes épouses, les vierges sages abritées sous le foyer paisible doivent apprendre ce qu'on perd à la gloire et ce qu'on gagne à l'obscurité. Il est bon, de temps à autre, il est moral d'écarter le rideau et de montrer sous leur véritable jour ces existences chatoyantes, dont il arrive trop souvent qu'on envie les joies dangereuses et le faux bonheur.

Mademoiselle Rachel, déjà deux fois millionnaire, partit, au mois de mai 1856, pour les États-Unis, où ces prodigues Américains lui assuraient deux cents représentations à six mille francs chacune : total, douze cent mille francs.

Dans ses congés, Hermione était infatigable. Elle donnait trente représentations par mois, courait la poste toutes les nuits, et dormait sur un matelas disposé

au fond de sa berline. Craignant, à son retour de Russie, d'avoir contre elle l'opinion publique, alors peu favorable aux Cosaques, elle eut soin de se faire précéder d'une excellente anecdote et d'un mot très-patriotique jeté par elle à nos ennemis. Voici le mot et l'anecdote :

C'était à la fin d'un dîner splendide offert à la tragédienne. Il y avait là beaucoup d'officiers du czar, et ces aimables guerriers annonçaient avec une joie légèrement présomptueuse que les armes allaient enfin trancher la question dont la diplomatie n'avait pu dénouer le nœud gordien.

« — Au revoir, mademoiselle, dirent-ils à la grande actrice. Nous irons bientôt à Paris vous applaudir et boire à votre santé de ces bons vins de France !

« — Messieurs, répondit Rachel, la France n'est pas assez riche pour payer du champagne à ses prisonniers. »

Si la bourse de mademoiselle Félix s'enflait aux représentations qu'elle donnait en province et à l'étranger, si elle recueillait pour son propre compte une moisson brillante, elle avait derrière elle

un glaneur adroit qui ramassait les épis oubliés, et qui savait au besoin en extraire de la gerbe. Nous parlons de Raphël, son illustre frère. Il dirigeait la troupe chargée de donner la réplique à Hermione, s'adjugeait pour cela trente ou quarante mille francs d'honoraires et réalisait à peu près une somme égale par une vente machiavélique et souterraine d'autographes et de portraits de sa sœur.

On affirme qu'il a gagné cent mille francs en Russie, et que le traité de New-York devait lui rapporter trois cent mille francs. Quant aux acteurs qui accompagnaient Rachel, ils étaient payés de la façon la plus misérable ; on les traitait de Turc à More. Un de ces pauvres artistes, malade et n'en pouvant plus, dit un jour à la tragédienne : « Je vous en supplie, donnez-moi vingt-quatre heures de repos, le temps de mettre des sangsues. — Impossible, répondit Hermione. On nous attend, ce soir, à vingt lieues d'ici. Je ne manquerai pas une représentation pour vous. » Le malheureux fut obligé de monter en diligence et de s'appliquer les sangsues sous la bâche.

Malgré son avidité toute judaïque, Ra-

chel laissait volontiers ses proches ramasser les miettes de la table somptueuse dressée devant elle par la fortune. M. Félix père, israélite retors, et qui ne manquait ni de jugement ni de tact, surveilla pendant seize ans les intérêts de sa fille. En témoignage de gratitude, celle-ci lui a fait don d'une superbe maison de plaisance à Montmorency, avec douze mille francs de rente viagère. Elle prêtait de l'argent à madame Félix pour jouer à la Bourse, et payait tous les six mois, non sans beaucoup se plaindre, les dettes de Sarah, sa sœur aînée.

A Montmorency, où naturellement Rachel conservait un pied-à-terre, on menait un train bourgeois fort doux, eu égard à la vie de Bohême du passé. Les mauvais jours n'étaient plus, Israël avait touché la terre promise. On dînait sous les arbres, on passait des soirées entières à jouer au loto, et quelquefois de graves dissentiments éclataient pour le partage des bénéfices. Hermione cédait alors sa part aux plus avides, et la discorde s'apaisait.

Une fois sortie des affections de famille, Rachel fermait sa bourse. Elle se laissait

appeler devant le juge de paix pour une note de quinze francs. Nous avons dit qu'elle avait plus de deux millions de fortune. Le théâtre n'était pas seul son tributaire. De nombreux soupirants ont déposé à ses genoux des trésors avec leur cœur. Si parfois ils se montraient un peu plus économes que la violence de leur passion ne semblait l'autoriser, Rachel avait des procédés pleins de finesse pour stimuler leurs instincts généreux. Un soir, chez madame S***, sa vieille amie, elle remarque une respectable guitare toute noire de crasse et de vétusté.

— Vous ne tenez pas sans doute à conserver ceci, ma chère ? demande Phèdre. Voulez-vous m'en faire présent ?

— Oui certes, avec beaucoup de plaisir. Tu me débarrasses là d'un vilain meuble, répond madame S***.

La femme de chambre reçoit l'ordre de porter la guitare rue Joubert [1], au domicile de la tragédienne.

1. Avant de demeurer là, mademoiselle Rachel avait eu trois autres logements, le premier dans le passage Véro-Dodat, le second rue Neuve-du-Luxembourg, 26, et le troisième quai Malaquais, 23. De la rue Joubert elle transporta ses pénates rue de

Trois jours après, le comte W***, pénétrant dans le boudoir de Phèdre, remarque à son tour le vieil et noir instrument, enfermé dans une cage de soie et suspendu près de la cheminée.

— Miséricorde ! qu'est-ce que cela ? dit-il, se plaçant le lorgnon sur l'œil.

Rachel prend une pose sentimentale et répond :

— C'est la guitare avec laquelle, pauvre fille, j'allais autrefois chanter dans les rues et demander aux passants le denier de l'aumône.

— Est-ce possible ?... Oh ! je vous en supplie, donnez-moi ce souvenir de votre enfance ! Pour moi, pour tous, pour l'histoire, c'est un trésor.

— Aussi je le garde, dit Phèdre, et je

Rivoli, 10, et enfin dans ce splendide hôtel de la rue Trudon, que vingt articles de journaux ont fait connaître, depuis la cave jusqu'au grenier. Mademoiselle Rachel feignit d'avoir l'intention de s'en défaire ; mais son but était de pousser à la réclame plutôt qu'à la vente. Elle conserva son hôtel, après avoir métamorphosé tous les journalistes en commissaires-priseurs.

ne le donnerais pas pour cinquante mille francs.

— Je veux l'avoir!... Quoi qu'il en coûte, je l'aurai!

— Vous êtes fou.

— Tenez, Rachel, je vous l'échange contre ce bracelet de diamants et cette rivière de rubis que vous me demandiez l'autre jour. Vous pouvez tout faire prendre à l'instant même chez le bijoutier. Est-ce convenu?

— Allons, dit Phèdre avec un soupir, emportez la guitare!

Jamais homme ne fut plus joyeux que le comte. Il montrait son trésor à tous ses amis. Malheureusement, vers la fin de la semaine, madame S***, entrant chez le noble personnage, reconnut le singulier cadeau qu'elle avait fait à Rachel, poussa des exclamations de surprise, et vendit la mèche. Phèdre avait oublié de lui donner le mot. Le comte ne se pardonna jamais son crédule enthousiasme et l'entraînement naïf de son cœur.

Si mademoiselle Rachel a fait beaucoup d'heureux, en revanche il est impossible de compter ses martyrs. L'un des plus célèbres est le prince Martchinkoff. Cet

aimable Russe, occupé, vers 1845, à manger ses paysans à Paris, courtisait Hermione et semait de roubles les sentiers anacréontiques où elle daignait parfois se promener avec lui. Fidèle à son habitude, la déesse abandonnait souvent en chemin le pauvre boyard, qu'on voyait errer, gémissant et solitaire, comme un tourtereau perdu. Martchinkoff joignait à tous ses désespoirs celui de connaître ses rivaux. Le plus dangereux lui semblait être un jeune acteur, aujourd'hui attaché à l'un des théâtres du boulevard. Semant toujours les roubles, mais, cette fois, pour payer l'espionnage, notre jaloux apprend qu'un beau soir, outre des adieux fort tendres, on s'est fait mille promesses d'éternelle constance. Rachel partait le lendemain pour l'Italie. L'espion de Martchinkoff eut ordre de la suivre pas à pas et de ville en ville. Qui fut ébahi, ce fut le comédien, quand, au bout de six semaines, il reçut de Florence un long mémoire contenant les faits et gestes de l'illustre voyageuse, et cela depuis son départ, jour par jour, heure par heure. Entre autres détails peu récréatifs, il sut qu'un artiste de l'orchestre de Gênes,

très-fort sur la contre-basse, avait osé concevoir pour mademoiselle Rachel une passion profonde. Nous ignorons ce que le mémoire pouvait ajouter en plus ; mais l'acteur désolé crut indispensable de chercher des consolations près d'une ingénue du Vaudeville. Grand éclat d'Hermione à son retour. Elle s'abandonne à tous les transports de la colère. C'est une tempête de cris et d'injures.

— Diable ! fit le jeune homme, j'étais loin de m'attendre à pareille musique ! On voit, madame, que vous avez pris des leçons de contre-basse.

Hermione tressaille. Quel traître a pu révéler cet épisode du voyage ? Elle soupçonne Martchinkoff, le ramène à ses genoux, l'interroge, obtient la confirmation de ses doutes, l'oblige à démentir par écrit la lettre perfide expédiée de Florence, sonne sa femme de chambre et l'envoie porter l'autographe du prince chez le comédien. Celui-ci arrive au bout d'un quart d'heure.

— Je ne vous retiens plus, dit Rachel à Martchinkoff : monsieur et moi, nous avons à causer quelques instants. Passez,

je vous prie, chez Chevet; commandez un dîner de premier ordre, et revenez à six heures.

Le pauvre Russe voulait obtenir son pardon. Il sortit la tête basse.

— Nous dînerons ensemble, dit Rachel au jeune homme.

— Par exemple!... Avec Martchinkoff?.... jamais!

— Martchinkoff ne dînera pas.

— Bon!... S'il paye le dîner?

— Raison de plus. C'est ma vengeance.

A six heures précises, le boyard arrive. Du palier, son oreille distingue des voix joyeuses, un bruit de fourchettes; il tire sa montre et se dit :

— Je retarde sans doute?

Il sonne. Rose, la femme de chambre, vient ouvrir.

— Madame n'y est pas, dit-elle avec aplomb.

— Comment? c'est impossible : elle-même, ici, tout à l'heure.....

— Oui, mais elle s'est trouvée souf-

frante. Elle est à Montmorency dans sa famille.

Le prince devint livide. Au moment où Rose lui tenait ce discours, il entendait le choc des verres, et les voix criaient :

— A la santé de Martchinkoff !

Rose ferma la porte. Le malheureux boyard fit une maladie de six mois et s'en retourna, presque ruiné, à Saint-Pétersbourg. Un des plus grands plaisirs d'Hermione, lorsque Martchinkoff lui rendait visite à Montmorency, était de lui tirer du gousset des pièces de cinq francs, qu'elle jetait dans l'herbe des pelouses.

— Elles appartiennent à celui qui les attrapera ! criait-elle à son frère et à ses sœurs.

On juge comme se battaient tous ces petits juifs, mâles et femelles. Quand le gousset ne contenait plus de pièces de cinq francs, Hermione disait :

— Donnez de l'or !

Et les louis pleuvaient. Martchinkoff laissa, un soir, huit cents francs sur la pelouse.

Rachel n'avait pas toujours les allures

excentriques et folles, trop communes au théâtre. On la voyait, presque sans transition, reprendre une tenue pudique, un air décent. Aussi bonne actrice à la ville qu'à la scène, elle jouait la femme du monde avec une dignité tout à fait imposante. Nulle part elle ne semblait déplacée. Le tact le plus parfait réglait ses manières, ses discours, sa contenance. Elle ne manquait pas d'esprit, comme le prouvent les deux anecdotes qui vont suivre.

On sait qu'à la Comédie-Française les pièces sont refusées ou admises par les sociétaires. En sa qualité de comédien-auteur, Samson, lors des lectures, se montrait difficile et votait rarement pour l'admission. Dans une de ses tournées de province, Rachel aperçoit sur la cheminée d'une chambre d'auberge une pendule en marbre, avec un lion doré qui avait une boule noire sous la patte.

« — Tiens, fit-elle, en songeant au comité de lecture, il est comme Samson ! »

Voici la seconde anecdote. Pendant les soirées du carnaval, la tragédienne donnait quelques bals costumés à son petit hôtel de la rue Trudon. Toute sa famille

était de la fête. Le père Félix s'habillait en *marchand de Venise,* et Raphaël en *Hippolyte* avant la sortie des portes de Trézène, allusion délicate à son plus beau triomphe scénique. Or, un soir, à l'un de ces bals, mademoiselle Sarah Félix, dont la taille n'est pas précisément celle d'une sylphide, apparaît tout à coup déguisée en bergère.

« — Quelle idée! s'écria Rachel, en riant aux larmes : tu as l'air d'une bergère... qui a mangé tous ses moutons! »

Dans son voyage en Amérique, voyage plein de fatigues et de périls, Hermione ressentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui devait l'emporter si jeune encore, au milieu de ses triomphes. Revenue en France et retirée dans une petite ville du Midi, elle demandait son rétablissement à la douceur du climat; mais elle n'eut pas même un instant l'espoir de chasser la mort.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette grande renommée théâtrale qui a ébloui le monde et devant laquelle des générations enthousiastes se sont prosternées? Un peu de cendre et de l'oubli. Le len-

demain du jour où la tombe se ferme, c'est à peine si l'on parle de l'éclatant météore.

> Je n'ai fait que passer,
> Il n'était déjà plus !

Or, ce néant qui succède à la gloire, ce silence qui fait place au tumulte, cet oubli qui, de sa main glacée, efface jusqu'aux moindres rayons de l'étoile, tout cela, disons-le, c'est justice. Les idoles éphémères que la mode et l'engoûment encensent n'ont droit qu'aux succès du présent. Elles lui donnent tout, reçoivent tout de lui, et les âges futurs ne leur doivent rien. C'est un champ de blé dans lequel la faux se promène avant l'heure. Quand la postérité moissonne, on trouve à peine à glaner quelques souvenirs. Mademoiselle Rachel avait, comme artiste, un merveilleux talent, dû beaucoup moins à l'étude et à l'inspiration qu'à la nature et aux dons physiques. Chez elle, on doit le regretter, la femme n'était pas à la hauteur du succès. Rachel ne tendait une main à la gloire que pour mieux donner

l'autre à l'exploitation et faire marche côte à côte ces deux génies incompatibles Les instincts de sa race eurent constam ment le dessus, et l'ange artistique, sou le poids des sacs d'or, était contraint d replier ses ailes.

Un fait entre mille. Hermione, un jou déclara qu'elle n'assisterait point à la ce rémonie de la fête de Molière, parce qu'o refusait de lui compter cet acte de pré sence pour une représentation, et de lu payer, comme feux, les cinq cents franc d'usage.

Auri sacra fames.

Elle avait des millions ; elle en voula encore, elle en voulait toujours, et nou l'avons vue partir pour New-York, mal gré le conseil de ses amis, malgré l'aver tissement de tous les hommes sages « — Restez, lui disait-on : ce peuple ma térialiste et froid n'aime que les danseuses Vous ne le remuerez pas avec les grande émotions tragiques. » Elle n'en crut rien Attirée par je ne sais quel rayonnemen trompeur, qui lui montrait des monta gnes de dollars en perspective, elle f

voile pour le Nouveau-Monde, où le climat et l'indifférence lui ont donné deux fois le coup mortel.

Un des plus grands reproches mérités par celle qui n'est plus, est de s'être mise à la disposition de Ledru-Rollin pour chanter la *Marseillaise*, non-seulement sur notre première scène, mais sur les principaux théâtres de province. Elle pouvait mettre le feu partout, si les hommes qui l'exploitaient dans la circonstance avaient eu autant d'audace que de nullité. A l'orchestre de la Comédie-Française, un soir, au couplet le plus énergique du chant révolutionnaire, un vieux légitimiste applaudissait plus fort que tous les autres.

— Mais, lui dit un voisin de sa nuance, à quoi songez-vous donc?

— C'est vrai, répondit naïvement l'homme aux ailes de pigeon; mais cette damnée fille réussit presque à vous faire aimer de pareilles horreurs!

Mademoiselle Rachel est morte, le dimanche 3 janvier 1858, à onze heures du matin. Elle n'avait pas encore trente-huit ans accomplis. A une certaine époque, on put croire qu'elle se ferait catholique. Toutes les fois qu'elle jouait dans *Polyeucte*,

un trouble singulier bouleversait son âme. Elle demandait le lendemain, soit un volume de Bossuet, soit l'*Imitation de Jésus-Christ*. Mais les influences de caste étouffèrent ces précieuses inspirations, les seules qui pouvaient dégager le génie de la grande artiste des entraves matérielles et l'épurer au creuset de la foi. Rachel est morte juive. On a pris sa gloire pour en faire à Israël un piédestal; on a couvert les guenilles judaïques de son manteau de pourpre. Ses conseillers intimes poussaient l'inconvenance et la rouerie jusqu'à l'exhorter à jouer dans les salons une comédie coupable. Mademoiselle Rachel avait été saisie évidemment par les grandes vérités du catholicisme. Les croyances chrétiennes avaient germé dans son cœur. On eut le talent perfide, — nous dirions presque immoral, — de transformer cette foi naissante en exploitation et en réclame; ainsi détournée de son but sacré, nécessairement elle devait s'éteindre. L'actrice ne songea plus à abjurer; mais elle savait qu'en laissant croire à une conversion possible, des admirateurs puissants et enthousiastes sauraient lui aplanir le chemin du succès et

le dégager pour elle des épines qui l'encombrent. Le salon de l'Abbaye-aux-Bois sonna la fanfare. Chateaubriand et madame Récamier espéraient être les parrains d'Hermione, et comptaient bien la faire baptiser par l'archevêque à Notre-Dame. Un soir, le prélat fut annoncé au salon, juste au moment où Rachel venait de déclamer ces vers de *Polyeucte* :

Mon époux, en mourant, m'a laissé ses lumières ;
Son sang, dont les bourreaux viennent de me cou-
M'a désillé les yeux et me les vient d'ouvrir : [vrir,
Je VOIS, je SAIS, je CROIS.....

On pria la tragédienne de recommencer la tirade devant monseigneur. Elle s'excusa sur des motifs puisés dans sa propre religion, et déclama des passages d'*Esther ;* mais elle n'en laissa pas moins à l'archevêque une espérance analogue à celle que Chateaubriand et madame Récamier avaient conçue, puisqu'elle s'inclina pieusement devant lui, en disant :

« — Monseigneur, je crois ! »

De ces paroles solennelles aux fonts de Notre-Dame il n'y avait qu'un pas : du moins toute la noble assistance en fut persuadée. Sa Majesté la reine Amélie et la comtesse Duchâtel partagèrent l'espoir commun. De l'Abbaye-aux-Bois, la jeune actrice alla recevoir accueil dans les salons ministériels. On lui accorda toutes les faveurs, on la prôna sur tous les rhythmes, et, quand le pont d'or fut dressé, la chrétienne en perspective avait disparu ; la juive seule passa.

FIN

1030 — Paris. — Impr. H. Carion, r. Bonaparte, 64

EN VENTE :

1re Série.

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer
Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odil
Villemessant. — Dumas père. — Le bibl
(Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. -
Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mg
— Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée
Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. —
Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sai
Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. -
— Guizot. — Lamartine. — Béranger. -
— Charles Monselet. — Ponsard. — ,
Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impéra
— Bismark. — Ingres. — Alphonse Kar,
Canrobert. — François Arago. — Arman
Havin. — Méry. — Victor Cousin. —
Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago
Adolphe Adam. — Cormenin. — Mélingu

2e Série.

Pie IX.
Louis Veuillot.
Mérimée.
George Sand.
Henri Monnier.
Félicien David.
Alfred de Musset.
Pierre Leroux.
Thiers.
Ricord.
Raspail.
Rochefort.

Ed. Abou
Changa
Villemai
Beauvall
Michelet.
Dupin.
Henri Mu
Gustave
Montalen
Falloux.
Dumas fi
Déjazet.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64, rue

3 2044 020 028 890

WIDENER
FEB 10 1999
JUN 03 1997
BOOK DUE
CANCELLED